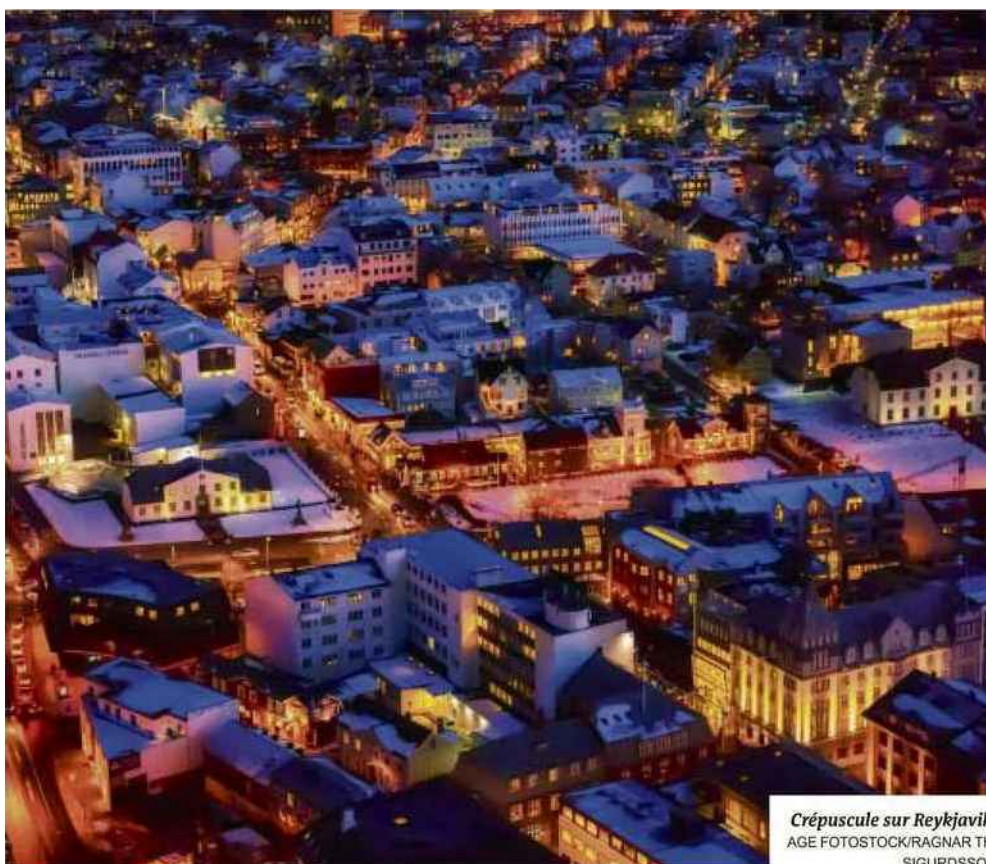




► **Littérature
étrangère**

Eirikur Orn
Norddahl,
Laird Hunt



Crépuscule sur Reykjavik.
AGE FOTOSTOCK/RAGNAR TH.
SIGURDSSON



Critiques | Littérature

Agnes, Islandaise d'origine lituanienne, est obsédée par la seconde guerre mondiale et ses horreurs. Eirikur Orn Norddahl, monumental

La fille qui rêvait qu'elle était Göring

MACHA SÉRY

Ce n'est pas le genre de livre dont on peut faire le tour, ou mesurer les reliefs. De toutes parts, *Illska* (« le mal ») déborde le jugement. Au lecteur, le quatrième roman de l'Islandais Eirikur Orn Norddahl, premier traduit en France, laisse le sentiment d'être une souris qui vient de gravir une montagne. Trompeuse est sa couverture. On y voit, en effet, une île aux contours déchiquetés. Or, sur ce point-là, ce roman fait déjà figure d'exception dans la production nordique, et notamment islandaise, où la nature est soit sublimée soit décrite par ses excès (éruption volcanique, vague géante, froid glacial). Ici, pas l'ombre d'un geysier. Pas un fjord. Quasi aucun paysage.

Dans *Illska*, le refus des clichés, qu'ils soient littéraires, sociaux ou politiques, frappe tôt par son évidence. D'où la liberté du récit, constitué d'une multitude de ruptures de ton et de points de vue, de va-et-vient entre la seconde guerre mondiale et notre époque où, en Europe, les partis d'extrême droite, attisant la peur de l'étranger, gagnent des électeurs. En Islande, les immigrés lituaniens, soit 0,5 % de la population, note Eirikur Orn Norddahl, sont montrés du doigt, accusés d'être à la tête des réseaux de prostitution et de drogue dans le pays tout en jouissant des minima sociaux – ceux qui subsistent de l'Etat-providence ruiné après la crise économique de 2008. Laquelle a encore fragilisé un petit pays à l'indépendance récente

(1944) et passé, en deux générations, d'une population de pêcheurs à une population de traders.

Relâcher la pression

Agnes, une thésarde de Reykjavik étudiant les mouvements d'extrême droite en Europe, est justement d'origine lituanienne. En 1941, ses arrière-grands-parents paternels ont tué leurs amis, leurs voisins et même ses arrière-grands-parents maternels, de confession juive ; à l'époque, les villageois de Jubarkas ont humilié, torturé, séquestré puis tué les 2 000 juifs de leur bourgade. Cet épisode historique est narré en alternance avec le portrait d'Agnes et de ses deux amoureux, son compagnon, Omar, grammairien, et son amant, Armor, un néonazi raffiné qu'elle rencontre d'abord dans le cadre de ses recherches universitaires, puis par plaisir de la joute intellectuelle, enfin par attraction sexuelle.

Jour et nuit, Agnes est habitée par le souvenir de la guerre, et Norddahl se moque un peu des formes prises par cette obsession : « *Agnes se réveilla en sursaut après avoir rêvé de l'invasion de la Pologne. Elle était Göring et refusait d'entrer en guerre. C'était trop de tracas, pensait-elle, elle, Göring.* » Et quelques lignes plus loin : « *Göring ? Elle ne ressemblait pas du tout à Göring, mais plutôt à Churchill. Pourquoi n'avait-elle pas rêvé qu'elle était Churchill ? Lui, au moins, il avait quelque chose de séduisant.* » Cet humour intermittent mais virulent permet de relâcher opportunément la pression. Une manière de « *rire aux enterrements* », se plaît

à expliquer l'auteur au « Monde des livres », de passage à Paris début octobre ; un besoin cathartique sans lequel il n'aurait pu poursuivre cette œuvre monumentale qui lui a demandé quatre ans de travail.

L'écrivain s'adresse aux lecteurs. Ou, plutôt, le livre les apostrophe. « *Hé ? Vous êtes toujours là ? Ici le texte. Nous sommes le texte. Je vais vous parler en long et en large du III^e Reich. Ne fermez pas le livre !* » Il nous hèle en tant que citoyens. Il nous soumet des questions complexes, aiguise notre sens de l'observation, nous heurte au fil de pages oscillant sans cesse entre les registres tragiques et comiques, en passant parfois par la bouffonnerie. On y trouve des réflexions inspirées par l'actualité, le démontage en règle de procédés rhétoriques, des séries de « tentatives de mise en perspective », des digressions qui n'ont rien d'accessoire, du suspense, de l'humour, donc, des éclairages politiques, de l'amour. En soi, l'addition n'est pas gage de qualité, mais le résultat est ici virtuose. Jamais le lecteur ne s'égare, même en passant d'une controverse liée à l'exposition coloniale de Copenhague, en 1905, à la « révolution des casseroles », de 2008, en Islande.

Avançons une hypothèse : les legs de l'histoire et les filiations familiales, sujets premiers d'*Illska*, exigent une structure en rebonds, tissée de rapprochements incongrus. Quoi de moins linéaire que le mouvement de la vie ? C'est précisément l'effet de ce roman : nous rendre un peu plus vivants. ■

ILLSKA, d'Eirikur Orn Norddahl, traduit de l'islandais par Eric Boury, Métailié, 608 p., 24 €.